

Supplément au SOP n° 341, septembre-octobre 2009

**« SI LES CHRÉTIENS AVAIENT DES VISAGES  
DE RESSUSCITÉS... »**

Communication de Noël RUFFIEUX,  
laïc de l'Église orthodoxe en Suisse,  
présentée dans le cadre de la Rencontre de la Transfiguration,  
à la communauté de Pomeyrol (SOP 341.32)

(Saint-Étienne-du-Grès, Bouches-du-Rhône,  
1<sup>er</sup>-6 août 2009)

**Service orthodoxe  
de presse et d'information**  
14, rue Victor-Hugo  
92400 COURBEVOIE  
Tél. 01 43 33 52 48  
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :  
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord explicite de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 341.A

*Abréviations utilisées dans les notes de bas de page*

Br : édition Brunshvicg, Hachette.

LP : Plon, collection Le livre de poche

PDF : collection *Les Pères de l'Église*, Migne

SC : collection *Sources chrétiennes*, Cerf

## « SI LES CHRÉTIENS AVAIENT DES VISAGES DE RESSUSCITÉS... »

Si les chrétiens avaient des visages de ressuscités, le monde serait baigné de lumière, le Soleil de justice illuminerait les humains, les enfers perdraient leurs ténèbres.

« Je croirais, dit Nietzsche, si les chrétiens avaient des visages de ressuscités. » Nietzsche en veut au Christ, qu'il admire pourtant ; il en veut surtout aux chrétiens, qui auraient trahi la joie de leur Maître. A-t-il écrit *L'Antéchrist* ou *L'Antichrist* ? Ne serait-ce pas plutôt *L'Antichrétien*, ce que peut suggérer aussi le titre allemand *Der Antichrist* ? C'est à nous plus qu'au Christ qu'il intente un procès.

Essayons donc de comprendre pourquoi nous ne portons pas ce visage de ressuscité, pourquoi peut-être nous ne pouvons pas, pourquoi pourtant nous devrions être ce que le Christ nous demande : « Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5,14).

Si les chrétiens avaient des visages de ressuscités... Je peux lire ce *si* comme un *potentiel* : Si cela était, voici ce qui serait. Ou comme un *irréel* : Si cela était... Mais malheureusement, cela n'est pas. Donc, inutile d'aller plus loin.

Voulant, et devant poursuivre ma réflexion, je ne peux choisir que le *potentiel*. Vous verrez que le potentiel grammatical deviendra un potentiel d'espérance.

### Des funérailles éclairantes

Étrange peut-être de commencer en évoquant les funérailles du chrétien. On dit que le chemin ne trouve son sens qu'à son terme.

J'ai dans ma tête deux images de funérailles.

Dans le rituel orthodoxe, russe surtout, au milieu de l'église, le corps est déposé dans le cercueil ouvert, le visage découvert, offert à la vue de tous. On chante d'ailleurs : « Venez, frères et sœurs, donner un dernier baiser à celui qui n'est plus. »

Dans le rituel des moines chartreux, le corps est placé sur une simple planche, dans sa bure blanche, le visage voilé par le capuchon rabattu, comme pour préserver le secret du visage dans sa rencontre avec Dieu.

Un chant des funérailles orthodoxes donne le sens profond des deux rituels :

« Je suis l'icône de ta gloire ineffable, même si je porte les stigmates du péché... Jadis tu me créas du néant et tu m'as honoré de ta divine image. À cause de mes transgressions, tu m'as fait retourner à la terre dont je fus tiré. Relève-moi vers ta ressemblance et fais-moi retrouver mon ancienne beauté. »

Au terme de l'existence terrestre, la liturgie rappelle l'affirmation initiale, fondatrice de l'être humain, sa nature profonde, « à l'image et ressemblance » du Créateur. Tout le problème de notre visage de ressuscité se trouve dans ce passage de l'image, qui subsiste dans notre nature même dénaturée, à la ressemblance, signe de l'union plénière avec Dieu. Tant le visage découvert que le visage voilé suggèrent l'intimité de la rencontre où image et ressemblance finissent par coïncider. C'est bien le but de la Création, comme le dit une grande prière pour le pardon du défunt :

« Seigneur notre Dieu, dans ta Sagesse tu as créé l'homme avec de l'argile, tu lui as donné forme et beauté, et tu en as fait un être magnifique et céleste pour rehausser et glorifier ta splendeur et ta royauté en le créant à ton image et à ta ressemblance... »

Le mystère de l'existence est concentré dans ces moments où nous sommes des témoins discrets, respectueux, de quelque chose qui nous échappe, nous interroge et souvent nous rassure. Combien de fois, même après les longues souffrances de l'agonie – qui est un *combat* – le visage de l'être aimé nous paraît une dernière fois dans la paix et la sérénité. Le chemin commencé au baptême n'est certes pas terminé : il reste à franchir les *télonies*, ces *douanes* où le défunt va abandonner ce qui retarde encore sa marche vers le Royaume. De témoins, nous devenons des intercesseurs :

« Mène celui qui part vers la splendeur de ta face, ô Christ miséricordieux, fais-le demeurer dans le lieu de verdure, près des eaux de la joie divine, là où resplendit ta lumière... Donne-lui de briller dans la splendeur de ta beauté et de jouir de ta douce communion... »

La mort – le trépas – agit comme un révélateur. Le visage du défunt – ou plutôt l'au-delà du visage, le visage *trépassé*, passé en l'autre monde – devrait nous dire quelque chose sur la rencontre du visage humain et du visage divin, sur leur adéquation. Mais cette rencontre reste pour nous un mystère que nous ne pouvons que pressentir. C'est le retrait que suggère le rite cartusien.

## Le mystère du visage

Le visage est l'interface entre la personne et le monde, les autres. Surface de contact, et d'abord, de préhension. Je capte le monde, ou je l'accueille, par le biais du visage. Par mon visage, je suis accueilli ou repoussé.

Le visage du frère est pour nous une grâce et une épreuve. Il nous est donné comme une épiphanie, une manifestation lumineuse de l'autre.

Mais nous découvrons que le visage est aussi une énigme. Il révèle l'être qui nous fait face, et en même temps il nous le dissimule. Dans l'expérience quotidienne, nous souffrons souvent de ce que le visage exprime un retrait. L'autre *se voile la face*, non seulement pour ne pas voir, mais aussi pour ne pas être vu dans toute sa nudité, sa misère, dans son intimité crue. L'expérience amoureuse montre comment, dans le face à face de l'amour, l'autre peut échapper à notre prise, à notre désir, même à notre tendresse ; comment le visage de l'autre peut exprimer sa crainte soudaine d'être absorbé par l'autre, donc d'être nié en tant que personne.

Ainsi, le visage est le signe de l'altérité absolue, radicale, de l'autre. L'autre se livre à notre connaissance, se risque à notre saisie ; l'autre échappe à notre connaissance, se dissimule à notre prétention de possession. On dira de l'autre ce que l'on dit de Dieu : L'autre connu... L'autre caché... L'autre connu comme inconnu...

Le visage est aussi le lieu de la rencontre. Nous sommes face à un visage, *face à face*. Cela exige une présence réciproque, une attention partagée. Et aussi la présence de chacun dans son propre visage. Dans la rencontre réussie, chacun est attentif à l'autre, est tendu vers l'autre. Si l'un se refuse, la rencontre est avortée. Au désir de l'un répond la fuite de l'autre. À la tendresse de l'un répond l'indifférence de l'autre. Fausse étymologie, bien sûr : la *tendresse*, c'est *tendre vers*.

Quand le Seigneur créa la femme, compagne de l'homme, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je veux lui faire une aide comme son face à face. » (Gn 2,18) Selon un commentateur juif, cette *aide face à face* peut aussi être comprise comme une *aide contre*<sup>1</sup>. Le texte comporterait toutes les ambiguïtés des relations humaines.

N'est-ce pas notre regard qui efface l'autre ? Le masque qu'il porte, nous en sommes complice quand nous refusons de voir sous le masque (*persona* des Latins ou *prosôpon* des Grecs) l'hypostase (*hypostasis*) qui se cache dessous, la réalité, par opposition à *phantasma*, l'apparence. Là est la présence divine dans l'identité personnelle de l'homme. Beaucoup de civilisations ont fait un usage rituel du masque, lui donnant une signification sacrée, le visage ordinaire étant de l'ordre du profane. Mais le christianisme fait *tomber les masques* et révèle le vrai visage de l'homme. De ce que nous voyons actuellement de l'homme, nous pouvons dire ce que Paul dit de la vision que nous avons de Dieu : « Aujourd'hui, certes, nous voyons dans un miroir, d'une manière confuse, mais alors ce sera face à face » (1 Co 13,12).

En faisant ces considérations sur le visage, je ne me suis pas éloigné du sujet.

D'abord, parce que notre expérience du visage humain nous permet de pressentir quelque chose du visage de Dieu. Ce n'est pas de l'anthropomorphisme, ce n'est pas *faire Dieu à notre image*. Il y a dans toute rencontre humaine profonde, particulièrement dans la rencontre amoureuse, une *révélation naturelle* de la rencontre possible de Dieu.

Ensuite, Dieu lui-même nous parle en langage humain. Dieu emprunte notre expérience pour se dire à nous. Dans l'Ancien Testament, le Dieu tout-autre, le Dieu caché dans la nuée, rencontre l'homme, le visite « à la brise du soir », « converse avec Moïse, face à face, comme on parlerait à son ami » (Ex 33, 11, LXX).

Les Psaumes évoquent la face de Dieu :

« Beaucoup disent : Qui nous fera voir le bonheur ? – Fais lever sur nous la lumière de ta face, Seigneur » (Ps LXX 79, 20).

« Je marcherai à la face du Seigneur, dans la terre des vivants » (Ps 114-115/116,9).

« Cherchez le Seigneur, il vous fortifiera, cherchez continuellement son visage » (Ps LXX 104,4).

## **Le visage humain révèle le visage de Dieu**

Le visage humain, révélateur du visage de Dieu. Ou l'inverse : Le visage de Dieu, épiphany du visage de l'homme. Tout est dans la rencontre.

À la Création, Dieu créateur donne à l'homme une forme, une beauté « à son image et ressemblance ».

<sup>1</sup> Josy Eisenberg, Armand Abecassis, *Et Dieu créa Ève*, Albin Michel 1979, pp. 149-150.

Dans l'Incarnation, c'est l'humanité qui donne à Dieu un visage, avec lequel nous nous découvrons une parenté. Le Dieu tout autre devient le frère, l'ami avec qui nous partageons le repas. Dieu se met à notre portée. L'Un de la Trinité devient l'un de nous. Ce mystère fondateur du christianisme dérange notre intelligence. Il n'est pas facile d'accepter ce Dieu si semblable à nous et en même temps si différent.

Mais l'union de Dieu et de l'homme va plus loin encore. Dans sa Passion, Jésus, l'*Emmanuel*, le *Dieu-avec-nous*, devient le *Serviteur*. « La Passion commence dès que Dieu entre dans la finitude humaine<sup>2</sup>. » Isaïe avait pressenti la kénose de Dieu.

« Comme un chirurgien, il a grandi devant nous, comme une racine en terre aride. Sans beauté ni éclat et sans aimable apparence, objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleur et de souffrance, comme ceux devant qui on se voile la face, il était méprisé et déconsidéré » (Is 52,13-53, 12).

L'abaissement de Jésus venu en notre humanité souffrante est analogue à l'humiliation que nous faisons subir à l'homme, ou que nous subissons nous-mêmes, analogue et interdépendant. Jésus partage notre effacement, au point que ce qui paraît humiliation et défaite le fait ressembler à « l'idiot-type, selon le langage rigoureux du physiologue », disait Nietzsche. (Lecteur de Dostoïevski, avait-il lu *L'Idiot* et avait-il pressenti chez le prince Mychkine l'image du Christ ?) Mais ce Dieu qui *décline* va à la rencontre de l'homme.

La Passion révèle l'humanité souffrante de Jésus. Mais, autant que la Résurrection, elle dévoile un visage de Dieu : douceur, non-résistance, miséricorde, compassion, communion à la souffrance humaine. « Or c'étaient nos souffrances qu'il portait, et nos douleurs dont il était accablé » (Is 53,4).

L'anaphore magnifique de saint Basile le Grand, qui fait écho à la lettre de Paul aux Philippiens (2,6-11), est centrée sur ce mystère :

« Lorsque vint la plénitude des temps, tu nous as parlé par ton propre Fils, par qui aussi tu as fait l'univers. Lui qui est la splendeur de ta gloire et l'empreinte de ta Personne, lui qui porte toute chose par sa parole puissante, il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à toi, Dieu et Père, mais lui, le Dieu d'avant les siècles, il est apparu sur terre, il a vécu parmi les hommes, il a pris chair de la Sainte Vierge, il s'est anéanti lui-même, prenant la condition d'un esclave, devenant conforme à notre corps de misère pour nous rendre conformes à l'image de sa gloire<sup>3</sup>. »

Selon Grégoire de Nysse, « le fait que la nature divine toute puissante a été capable de descendre jusqu'à l'humilité de la condition humaine est une plus grande preuve de puissance que d'importants et prodigieux miracles »<sup>4</sup>.

Il a fallu l'initiative divine pour que la rencontre se produise :

« Ce n'est pas nous qui nous sommes mis en route vers Dieu et qui sommes montés, mais c'est lui qui est venu chez nous et qui est descendu. Nous n'avons pas cherché, nous avons été cherchés. Ce n'est pas la brebis qui est partie à la recherche du berger, ni la drachme à la recherche du maître de maison, mais le Maître s'est abaissé vers la terre et a retrouvé son image (*eikôna*)<sup>5</sup>. »

<sup>2</sup> Frère Christian de Tibhirine.

<sup>3</sup> Liturgie de saint Basile le Grand, Anaphore.

<sup>4</sup> Grégoire de Nysse (IV<sup>e</sup> s.), *Catéchèse de la foi*, 24, in *L'homme, icône de Dieu*, PDF p. 202.

<sup>5</sup> Nicolas CABASILAS (XIV<sup>e</sup> s.), *La Vie en Christ*, I, 20, SC 355, p. 95.

## Le seul chemin de rencontre de Dieu et de l'homme

Dieu communie à l'homme pour que l'homme communie à Dieu. La Descente aux enfers est l'accès de Dieu à notre misère, à notre mort. Le Christ aux outrages porte nos outrages. Ce n'est pas à cause des Juifs ou de Pilate que le Christ est mort, mais parce que la mort était inscrite dans le destin humain qu'il voulait pleinement assumer, librement, sans le secours des armées célestes. La mort du Christ n'est pas le paiement d'une dette, mais la solidarité dans la souffrance et la mort avec le commun des mortels.

Dans ce merveilleux échange où Dieu donne un visage à l'homme et l'humanité un visage à Dieu, c'est bien le cas de dire : « Ce sont tes propres dons que nous t'offrons, de ce qui est à toi, en tout et pour tout<sup>6</sup>. » Au début d'un de ses livres, Virgil Gheorghiu voit ce don dans la « première icône » qu'il a contemplée, le visage de son père penché sur son berceau : « En regardant le visage d'un homme, j'ai vu Dieu. Et celui qui regarde Dieu voit l'univers entier. Jésus-Christ s'est incarné pour nous montrer la figure humaine de Dieu. Il nous le dit clairement : "Celui qui m'a vu, a vu le Père". La meilleure image de Dieu est toujours l'homme<sup>7</sup>. »

Le seul chemin de rencontre de Dieu et de l'homme est le chemin de l'homme où il croise les pas de Dieu. Insaisissable, indicible, inconnaissable, Dieu est, dans son essence, hors de notre connaissance, hors même de notre amour. Un seul connaît Dieu de l'intérieur et par nature, c'est Jésus. Il est le chemin. En empruntant ce chemin, en communiant à la vie en Christ, le fidèle rejoint Dieu, connaît Dieu. La dignité humaine a sa source dans cette possibilité fondamentale pour tout homme de marcher sur les traces de Dieu, de reconstituer l'union paradisiaque, de rencontrer dans le jardin de l'Église le pas de « Dieu qui se promène à la brise du soir » (Gn 3,8).

## Un être de communion

Dans cette rencontre, il y a donc deux moments fondateurs : la Création et l'Incarnation.

« Au commencement Dieu fit le ciel et la terre » (Gn 1,1).

« Le souffle de Dieu était porté au-dessus de l'eau » (Gn 1,2).

« Et Dieu dit : qu'il y ait de la lumière » (Gn 1,3).

« Et Dieu dit : Faisons un homme selon notre image et selon notre ressemblance » (Gn 1,26).

« Et Dieu façonna l'homme, poussière prise à la terre, et il souffla sur sa face un souffle de vie et l'homme devint être vivant » (Gn 2,7).

La Tradition lit dans ces versets la présence de la Trinité : Dieu Père crée par ses deux mains : sa Parole, le Logos, son Fils, et l'Esprit comme souffle de vie : « Faisons l'homme à *notre* image et ressemblance. »

Cela donne un premier éclairage sur l'homme : face à un Dieu « pluriel », Trois et Un, un Dieu-communion, se lève un homme pluriel, un homme-communion.

<sup>6</sup> Anamnèse de la Liturgie de saint Jean Chrysostome.

<sup>7</sup> Virgil GHEORGHIU, *De la 25e heure à l'heure éternelle*, Plon 1965, LP p. 8.

« Ce n'est pas dans une partie de la nature que se trouve l'image... Toute l'espèce possède également cette propriété d'être l'image de Dieu... Toute la nature humaine, des origines jusqu'à la fin, est une seule image de Celui qui est<sup>8</sup>. »

L'homme est doublement en communion : communion avec le Créateur, dont il est l'image – et dans cette perspective on comprend mieux la souveraineté de l'homme sur la nature qui est participation de la seigneurie créatrice de Dieu ; communion avec les autres humains, puisque leurs relations sont à l'image des relations d'amour des Trois de la Trinité. Et l'on saisit mieux le sens du commandement : « Aimez-vous les uns les autres. »

« À l'image » n'est vraiment compris et pleinement assumé que lorsque le Logos, le Christ, donne un visage humain à Dieu, quand Dieu se révèle d'une manière perceptible par les humains. L'incarnation est, pour l'homme, la rencontre où est affirmée son image et rétablie sa ressemblance.

Ce moment est d'une telle évidence et d'une telle importance que la première théologie post-apostolique, au II<sup>e</sup> siècle, s'empara du thème et le développa en des termes si riches qu'ils continuent de nourrir notre vie spirituelle.

Écoutons saint Irénée de Lyon :

« Il n'existe pas d'autre main de Dieu que celle qui, depuis le commencement et jusqu'à la fin, nous façonne, nous adapte à la vie ; elle accompagne son ouvrage pour le parfaire, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La vérité de tout cela fut manifeste quand le Verbe de Dieu s'est fait homme, se rendant semblable à l'homme, rendant l'homme semblable à lui, pour que, par la ressemblance avec le Fils, l'homme devienne précieux au Père. Dans les temps antérieurs, on avait bien dit que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, mais on ne le montrait pas, car le Verbe était invisible, lui à l'image de qui l'homme avait été fait ; c'est pourquoi la ressemblance s'était si facilement perdue.

Mais quand le Verbe de Dieu s'est fait chair, il confirma l'une et l'autre ; il rendit manifeste l'image en devenant en vérité ce qu'était l'image et il rétablit solidement la ressemblance, rendant l'homme semblable au Père invisible par le Verbe visible<sup>9</sup>. »

## Le dynamisme de l'image

Pour Irénée, la désobéissance de l'homme est celle d'un enfant ; elle ne peut arrêter la croissance du salut et son éclosion dans le Verbe fait chair. Ainsi, le Christ est moins le restaurateur de ce qui a été brisé que l'instaurateur qui achève, parfait, plus solidement encore, le dessein initial du Créateur.

Cette vision très positive répond bien au lyrisme de Paul dans l'Épître aux Colossiens (1,15-20) :

« Le Fils est l'image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature, car c'est en lui que tout a été créé, dans les cieux et sur la terre, ce qui est visible et ce qui est invisible... Tout a été créé par lui et pour lui.

<sup>8</sup> Grégoire de Nysse, *La Création de l'homme*, 16, PDF p. 100.

<sup>9</sup> Irénée de Lyon (II<sup>e</sup> s.), *Adversus haereses*, V, 16, 1-2, in *L'homme, icône de Dieu*, PDF p. 105-107.



Et lui est avant tout et tout subsiste en lui,  
 Lui, la Tête du Corps, qui est l'Église ;  
 lui qui est commencement, Premier-né d'entre les morts,  
 afin qu'il tienne en tout le premier rang.  
 Car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la Plénitude,  
 et de tout réconcilier par lui et pour lui, sur la terre et dans les cieux,  
 ayant établi la paix par le sang de sa croix. »

Paul ne recule pas devant le paradoxe : le Christ est l'image visible du Dieu invisible. Il ne s'agit pas seulement du Christ historique. L'homme a été créé « à l'image » du Verbe qui devait se faire chair. L'Incarnation est présente dans le projet initial du Créateur et non pas causée seulement par sa volonté de se réconcilier l'homme déchu.

Ainsi, en l'homme même, le corps et le souffle de vie ne peuvent être dissociés. Ils sont appelés les deux à la transfiguration, à la résurrection. C'est la pensée unanime des Pères du II<sup>e</sup> siècle : Théophile d'Antioche, Irénée de Lyon, Justin, Tertullien.

Sous l'influence peut-être de la philosophie grecque, on en viendra à limiter l'image à l'âme, en s'appuyant sur une lecture dualiste de la distinction de Paul entre « corps céleste » et « corps terrestre » (1 Co 15,49). Inspiré par le puits d'Isaac (cf. Gn 24,12-15), Origène écrit : « À présent que tu as entendu que le Verbe de Dieu t'a libéré de cet énorme empilement de terre qui t'étouffait, fais resplendir en toi "l'image de l'homme céleste"<sup>10</sup>. » Notre âme est un puits d'eau vive que les puissances hostiles, convoitises charnelles, pensées terrestres, ont obstrué de terre.

J'ai fait ce détour pour éclairer la problématique du « visage de ressuscité ». *Visage* implique une *visibilité*, non pas une *apparence* ou une *illusion* (*phantasma*), mais le dévoilement d'une personne (*hypostasis*).

À Autolycus, qui lui demandait compte de sa foi, Théophile d'Antioche écrivait :

« Si tu me dis : "Montre-moi ton Dieu", je pourrais te répondre : "Montre-moi ton homme, et moi je te montrerai mon Dieu"<sup>11</sup>. »

Ose-t-on dire que Dieu se dévoile, se révèle sur le visage de ses amis ? Que nos laideurs, nos rides, les stigmates de nos douleurs, de nos doutes peuvent être transfigurés par cette présence intérieure ?

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple (*naos*) de Dieu ? et que l'Esprit de Dieu habite (*oikei*) en vous ? Le temple de Dieu est saint, tels vous êtes, vous » (1 Co 3,16-17). « Ne savez-vous pas que votre corps (*sôma*) est le temple du Saint-Esprit ? » (1 Co 6,19)

Aux Corinthiens dont il apprend les divisions, Paul rappelle qu'ils ont été comblés de la grâce de Dieu. Il admet qu'il n'a pu leur parler que

« comme à des petits enfants en Christ. Je vous ai donné du lait, non des aliments solides que vous ne supportiez pas alors, ni même aujourd'hui, car vous êtes encore charnels. (...) Nous sommes des collaborateurs (*synergoi*) de Dieu, vous êtes le champ de Dieu, vous êtes la construction de Dieu » (1 Co 3,1-3,9).

<sup>10</sup> Origène (III<sup>e</sup> s.), Homélie 13, Sur le puits d'Isaac, in *Lire la Bible à l'école des Pères*, PDF p. 82.

<sup>11</sup> Théophile d'Antioche (II<sup>e</sup> s.), *A Autolycus*, I, 2., SC 20, trad. fr. p. 58.

Lisant ces mots, on a envie de s'écrier, comme Léon le Grand : « Reconnais, chrétien, ta dignité ! »<sup>12</sup> Il y a là deux ou trois idées fortes, magnifiques, rassurantes, engageantes : nous sommes les collaborateurs de Dieu ; nous sommes un champ à cultiver, une maison à construire ; petits enfants encore, nous sommes dans le temps de la croissance... Et cet édifice en construction, *nous*, chacun personnellement, mais aussi le corps de communion qu'est l'Église, cet édifice est la demeure (*oikodomè*) de Dieu, en construction, en croissance... La vie du baptisé est essentiellement dynamisme.

## Le paradoxe de la résurrection

Mais voici le paradoxe : Si le visage des chrétiens est si peu « ressuscité », c'est que nous ne sommes ressuscités qu'en espérance.

À Pâques, nous entrons dans la joie de la Résurrection. Mais cette joie, comme notre résurrection elle-même, n'est qu'inchoative, à la fois commencement et progression. C'est aussi ce que nous disons lorsque nous affirmons que la Liturgie eucharistique nous fait accéder au Royaume. Le Royaume est inchoatif. Il est là, et pas encore. « Nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Rm 8,24).

« Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne soyez pas tristes comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Si en effet nous croyons que Jésus est mort et s'est relevé (*anestè*), de même aussi Dieu emmènera avec lui ceux qui se sont endormis en Jésus » (1 Th 4,13-14).

Vous reconnaissez là la première lecture des funérailles, dans le rite orthodoxe et dans le rite catholique romain jusqu'à la réforme liturgique<sup>13</sup>.

Nous entrons dans l'espérance de la résurrection. Des germes prometteurs de vie se développent en nous. Mais la rupture demeure, l'arrachement à la vie et aux autres est toujours aussi douloureux, la souffrance est encore là, la mort accomplit son œuvre de séparation. Dire « Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance » n'interdit pas de pleurer. Mais autres sont les pleurs du désespoir, autres les pleurs éclairés par l'espérance. Il n'est certes pas facile d'échapper à la sagesse un peu désenchantée de l'Ecclésiaste (Qohélet) :

« Il y a un temps pour tout sous le ciel :  
Un temps pour enfanter, un temps pour mourir, (...)  
un temps pour pleurer, un temps pour rire,  
un temps pour gémir, un temps pour danser » (Qo 3,1-4).

Mais la « sagesse de Salomon » tempère ce pessimisme, comme si elle pressentait l'optimisme de l'icône de la Descente aux enfers :

« Les âmes des justes sont dans la main de Dieu,  
nul tourment ne peut les atteindre.  
Aux yeux des insensés ils ont paru mourir,  
leur sortie de ce monde a passé pour un malheur,  
et leur départ d'auprès de nous un anéantissement,  
mais ils sont dans la paix.

<sup>12</sup> Léon le Grand (V<sup>e</sup> s.), Sermon 1 pour la Nativité du Seigneur.

<sup>13</sup> Aujourd'hui, le rite romain propose plusieurs lectures.

S'ils ont paru recevoir un châtiment,  
leur espérance était pleine d'immortalité » (Sg 3,1-4).

Il est temps de lire le texte essentiel de Paul sur la question, Romains 8,18-25, un texte qui concentre les mots qui disent l'espérance :

« <sup>18</sup> J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas comparables à *la gloire qui doit être révélée en nous*. <sup>19</sup> En effet, *la création attend avec impatience* la révélation des fils de Dieu. <sup>20</sup> La création a été soumise à la vanité, non de son plein gré, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise. <sup>21</sup> *L'espérance demeure que la création sera libérée* de l'esclavage de la corruption et qu'elle aura part à *la glorieuse liberté* des enfants de Dieu. <sup>22</sup> Nous savons en effet que toute la création gémit et souffre dans *les douleurs de l'enfantement* maintenant encore. <sup>23</sup> Elle n'est pas seule : nous-mêmes, qui possédons *les prémices de l'Esprit*, nous gémissons en nous-mêmes, *attendant l'adoption, la délivrance* pour notre corps. <sup>24</sup> *Car nous avons été sauvés en espérance*. Voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérance. Ce qu'on voit, comment l'espérer ? <sup>25</sup> *Si nous espérons* ce que nous ne voyons pas, c'est que nous l'attendons avec patience. »

## Assis entre deux chaises ? L'eucharistie, mémorial du Royaume

Déjà là ! Pas encore ! C'est ce que nous expérimentons dans la vie liturgique. Qu'est-ce qui nous rend joyeux ? L'espérance de la résurrection, dont nous avons déjà les prémices.

Elle est paradoxale, la vie des chrétiens, « ces fous que des promesses rendent joyeux ». Assis entre deux chaises ? Justement, ce ne sont pas deux situations séparées ou contradictoires. Dans l'espérance, il n'y a pas de solution de continuité ni de rupture entre la vie dans ce monde et la vie du Royaume. Les joies de ce monde préfigurent, inaugurent la joie du Royaume. La beauté de ce monde – Création de Dieu et création des hommes – anticipe la beauté du Royaume. Les signes de ce monde désignent les réalités du Royaume. L'eucharistie – qui réunit joies, beauté et signes – est un pont vers le Royaume. À la dernière Cène, Jésus dit :

« Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, avec vous dans le Royaume de mon Père » (Mt 26,29).

L'eucharistie n'est pas seulement le mémorial de la Cène, elle est l'annonce du festin à venir, le mémorial du Royaume :

« Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Co 11,26).

Ce que proclame déjà un des tout premiers formulaires liturgiques, la *Didachè* :

« Souviens-toi, Seigneur, de ton Église, rassemble-là des quatre vents (...) dans ton Royaume que tu lui as préparé. (...) Vienne la grâce et que passe ce monde !<sup>14</sup> »

Un pont s'appuie sur deux rives : la rive de ce monde, la rive du Royaume. Un pont n'est pas à sens unique : Dieu et le Royaume viennent vers nous, nous allons vers le Royaume. Ce pont – le mystère eucharistique – est le lieu de rencontre entre Dieu et l'homme, le lieu de passage du monde vers le Royaume, l'irruption de l'éternité du Royaume dans notre temps.

<sup>14</sup> *Didachè* (fin du I<sup>er</sup> s.), X, 6.

« Déjà nous marchons dans une vie nouvelle, car le corps du Christ et son autel en sont pour nous le gage », écrit Éphrem le Syrien<sup>15</sup>.

Le mouvement n'efface pas le paradoxe : tant que nous sommes au monde, nous avons un pied sur une rive et un pied sur l'autre.

Devant cette conjonction mystérieuse de rupture et de continuité, il m'arrive de me demander naïvement : entendrai-je encore la musique de Mozart ? Verrai-je encore un coucher de soleil ? Contemplerai-je encore le visage de ma femme ?

Le Royaume inchoatif n'efface pas le monde et ses beautés, le monde et ses soucis. La misère du monde, les souffrances des hommes restent au cœur de nos vies, au cœur de la vie de l'Église. « Déposons tous les soucis du monde », chantons-nous à la Grande Entrée. Quel sens donner à cette phrase ? Le monde est blessé, le chrétien aussi. Le Dieu qui vient vers nous n'est pas exempt de cette blessure, ni de cette souffrance. « Ce sont nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé » (Is 53,4).

La Résurrection n'efface pas la Croix. Croix et Résurrection sont inséparables, comme en témoigne le chant de la Résurrection du ton 6, chanté à Pâques, mais aussi le dimanche aux matines après l'Évangile de la Résurrection<sup>16</sup> :

« Ayant contemplé la résurrection du Christ, adorons, le Saint, le Seigneur Jésus, le seul sans péché.

Devant ta croix nous nous prosternons, ô Christ, et ta sainte résurrection, nous la chantons et la glorifions...

Venez, tous les fidèles, vénérons la sainte résurrection du Christ ; car voici que par la croix la joie est venue dans le monde entier.

En tout temps bénissant le Seigneur, nous chantons sa résurrection ; car ayant souffert la croix pour nous, par la mort il a terrassé la mort. »

Le Christ ressuscité terrasse la mort, mais la mort est toujours présente, menaçante. Ce n'est que dans la « Jérusalem nouvelle », « ciel nouveau, terre nouvelle » que disparaîtront la mort et la tristesse :

« Voici la demeure (*skènè*) de Dieu avec les hommes. Il campera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera Dieu avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien s'en est allé » (Ap 21,1-4).

Si nous portons en nous, avec la même attention, la même intensité, la souffrance du monde, notre propre souffrance, et la joie de la Résurrection inaugurée, espérée, nos visages seront mêlés de joie et de tristesse ou, disons, de gravité.

## Espérance, mémoire et patience

Cette espérance suffit-elle à faire de nous des visages de ressuscités ?

Dans l'Ancien Testament, l'espérance est fondée sur une Promesse, une Alliance visant la Terre promise, un *Messie à venir*. Et l'espérance consiste à collaborer à la réalisation de la Promesse par la fidélité à la Loi. « Notre Royaume, c'est la Torah », dit un rabbin.

<sup>15</sup> Éphrem le Syrien (IV<sup>e</sup> s.), *Commentaire sur le Diatessaron*, 21,25.

<sup>16</sup> Il est prévu aussi après la communion ; là, aujourd'hui, il n'est plus chanté par la communauté, mais récité par le diacre ou le prêtre.

Dans le Nouveau Testament, l'espérance est fondée sur l'amour de Dieu manifesté dans le Christ, *Messie venu*, don de Dieu aux hommes. Le « don de la Torah » devient le « don du Verbe ». Ce qui atteste cette espérance, dans l'histoire, c'est la communion des disciples du Christ et leur attente active, persévérante du Royaume. La vision n'est pas assurée, elle est éphémère. Mais l'espérance repose sur une Parole fidèle. « Notre Royaume, c'est le Christ, terre des vivants. »

L'espérance naît et se nourrit de la Promesse et de la mémoire de la Promesse. La liturgie rappelle la « geste du Christ » jusqu'à son Second et glorieux avènement. Elle fait sienne la certitude de Paul :

« Dieu qui ressuscite les morts nous a arrachés à une telle mort et nous en arrachera. En lui nous avons mis notre espérance : il nous en arrachera encore » (2 Co 1,10).

Dans la liturgie, il y a un jeu subtil entre la mémoire, l'espérance et la patience. La mémoire se nourrit de l'expérience du passé qu'elle ravive, elle anticipe l'avenir et comble le présent. L'espérance, fondée sur l'expérience de la Promesse, remplit le présent de la joie du Royaume annoncé. La patience attend les fruits de la promesse dans une confiance persévérante. « Comme le grain tombé dans la belle terre sont ceux qui, dans un cœur bel et bon, ont entendu la Parole, la retiennent et portent du fruit avec persévérance » (Lc 8,15). L'espérance est à la fois ce qui est attendu – « Christ notre espérance » (1 Tm 1,1) – et l'attitude de celui qui espère. De même la mémoire implique ce dont on se souvient – « Souviens-toi de Jésus-Christ ! » (2 Tm 2,8) – et l'acte même de se souvenir. Le croyant est le sujet, l'acteur de la mémoire et de l'espérance. Mais la source et l'objet le dépassent : quelque chose se passe en nous, Quelqu'un vient en nous. La mémoire et l'espérance se confortent l'une l'autre, assurent en nous une présence, une plénitude, et justifient notre patience.

L'espérance n'est pas simple attente des biens à venir. Elle est un état d'esprit, un mode de vie nourri d'Évangile, une tension, une volonté de faire vivre en nous la promesse, « une émigration amoureuse de l'esprit vers ce que l'on espère »<sup>17</sup>. C'est l'espérance de la femme enceinte qui attend ce qui est déjà en elle.

« Quant à nous, c'est par l'Esprit, en vertu de la foi que nous attendons et espérons la justice. En Christ Jésus, ce n'est pas une question de circoncision ou d'incirconcision, mais la foi mise en œuvre (*energoumenè*) par l'amour » (Ga 5,5-6).

La force de l'Esprit, répondant à l'épiclese de notre foi, nous fait entrer dans la vie nouvelle.

« Par le bain de la nouvelle naissance et du renouvellement, l'Esprit Saint a été répandu sur nous en abondance par Jésus Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions héritiers de la vie éternelle que nous espérons » (Tt 3,5-7).

Si nous ne sommes pas encore des *ressuscités*, nous devrions être des *ressuscitants*, des êtres en voie de résurrection, en commençant à vivre dans « la foi mise en œuvre par l'amour ».

Dans une homélie, Jean Chrysostome s'arrête sur ce verset de Paul :

« Avec le Christ, nous avons été ensevelis dans la mort par le baptême, afin que, comme le Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, nous marchions nous aussi en nouveauté de vie » (Rm 6,4).

<sup>17</sup> Diadoque de Photicé (V<sup>e</sup> s.), *Cent chapitres gnostiques*, Préambule, *Œuvres spirituelles*, SC 5, p. 85.

Et il commente :

« En se préoccupant de notre manière de vivre, Paul fait allusion à la résurrection. Comment cela ? Vous croyez que le Christ est mort et ressuscité, dit-il, croyez-le donc pour vous aussi, car vous ressemblez au Christ, puisque vous êtes croix et tombeau. Si vous partagez dans sa mort le tombeau, à plus forte raison partagez-vous sa vie dans la résurrection. Mais Paul, pour l'instant, laisse ses auditeurs réfléchir dans leur conscience et avant la résurrection à venir exige de nous une autre résurrection, un nouveau genre de vie, dans la vie présente une transformation de nos habitudes. Quand le débauché devient raisonnable, l'avare miséricordieux, le violent plein de douceur, alors il y a résurrection, prélude à la résurrection future. Mais comment y a-t-il résurrection ? (...) Par *nouveauté de vie*, il vise un changement total, une conversion radicale »<sup>18</sup>.

## La rencontre du Ressuscité

L'expérience première des disciples, après la résurrection du Christ, est la découverte du tombeau vide. L'expérience seconde est la rencontre du crucifié ressuscité.

Cela ne va pas sans difficulté, comme en témoignent les Évangiles : le silence des femmes de retour du tombeau (Mc 16,8) ; l'aveuglement de Marie de Magdala qui prend Jésus pour le jardinier (Jn 20,15) ; le doute de Thomas (Jn 20,25) ; l'incrédulité des apôtres (Lc 24,11) ; l'aveuglement des pèlerins d'Emmaüs (Lc 24,16) ; l'illusion des disciples (Lc 24,37).

La rencontre, pour la plupart d'entre nous, n'est pas d'un instant, ni une révélation soudaine. Elle est un temps de croissance inauguré au baptême. Dans la catéchèse des Pères, le baptême est don parfait, plénier, décisif et définitif, un engagement sans retour.

« Nous ne sommes lavés qu'une fois, nous ne sommes libérés qu'une fois, nous ne sommes reçus qu'une fois dans le Royaume de l'immortalité. (...) Tenez fermement le don reçu, gardez votre joie, et désormais ne commettez plus le péché. Gardez-vous en purs et innocents pour le jour du Seigneur<sup>19</sup>. »

C'est le début d'un chemin, figuré par les quarante jours entre la Résurrection et l'Ascension. Le Grand Jeudi et le Grand Vendredi, l'Église orthodoxe chante plusieurs fois que « les disciples glorieux au baptistère de la Cène furent tous illuminés », c'est-à-dire baptisés, car le lavement des pieds (Jn 13,1-15) est comme le baptême nécessaire aux apôtres pour recevoir le dernier message de Jésus et participer à la dernière cène.

Nous ne sommes pas des ressuscités, mais des ressuscitants. Ne disons pas : « J'ai été baptisé », mais « je suis baptisé, je suis en train d'être baptisé ». Notre croissance prend racine dans notre baptême. Tout y est donné, mais tout est à vivre.

Ce que nous trouvons déjà chez Théophile d'Antioche<sup>20</sup> ou chez Irénée de Lyon<sup>21</sup> est dit par Augustin d'Hippone sur un ton juridique qui sied bien à un citoyen romain :

<sup>18</sup> Jean Chrysostome (IV<sup>e</sup> s.), Hom. 10 sur s. Paul, in *Jean Chrysostome commente saint Paul*, PDF p. 96.

<sup>19</sup> Pacien de Barcelone (IV<sup>e</sup> s.), Sermon sur le baptême, in *Le baptême d'après les Pères de l'Église*, PDF p. 93.

<sup>20</sup> Théophile d'Antioche, *A Autolycus*, II, 25.

<sup>21</sup> Irénée de Lyon, *Adversus haereses*, IV, 38, 1.

Dans le baptême, dit-il, le chrétien « naît héritier à venir de toutes choses, et bien que tout lui appartienne déjà en droit, il ne possède pourtant pas ce qui lui appartient, parce qu'il n'a pas encore atteint le temps à partir duquel il pourra le posséder. C'est pourquoi l'Apôtre dit : "Aussi longtemps que l'héritier est un enfant, il ne diffère en rien d'un esclave" (Ga 4,1) »<sup>22</sup>.

Ailleurs, le ton d'Augustin est lyrique – et obstétrique – pour encourager les catéchumènes et le peuple de Dieu à persévérer dans l'espérance de l'héritage et à faire confiance à l'Église qui les met au monde :

« Vous, pour être libérés, donnez seulement votre consentement à votre Rédempteur. Espérez en lui, vous, l'assemblée du peuple nouveau ; et toi, peuple qui nais, peuple que le Seigneur a constitué, fais effort pour être enfanté au salut et ne pas avorter dans la mort.

Vois le sein de notre mère l'Église, vois qu'elle t'enfante, te fait parvenir à la lumière de la foi et t'enfante dans les cris. Que votre patience n'ébranle pas les entrailles maternelles et ne rende pas plus étroite la porte de votre venue. Peuple qui es créé, loue ton Dieu. Parce que tu es allaité, loue-le ; parce que tu es nourri, crois en sagesse et en âge<sup>23</sup>. »

## La source du baptême

Kafka disait : « Le destin de l'humanité est une croissance dans la puissance de mourir. » L'expérience chrétienne dirait plutôt : « La vocation de l'humanité est une croissance dans la puissance de naître. »

« Dieu, dans sa grande miséricorde, nous a engendrés à nouveau à une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts » (1 P 1,3).

*Engendré à nouveau*, recréé sous le souffle de l'Esprit. En Genèse 2,7, à la création de l'homme, Dieu « souffla sur sa face ». En Jean 20,22, quand Jésus, au soir de la résurrection, envoie ses disciples au monde, « il souffla sur eux » (Le verbe grec est le même : *enephsésen*), les revêtant de l'Esprit Saint. Création et recréation : sur le chemin du baptême, nous avançons de l'image à la ressemblance.

Le baptême, l'illumination, dit Basile le Grand au baptisé, « fait partager la route du Christ ». « Mets dans ton cœur les chemins qui montent vers le Seigneur<sup>24</sup>. » « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ » (Ga 3,27). Ces mots de Paul sont chantés dans le rite baptismal orthodoxe. Rencontrer le Ressuscité dans le baptême, c'est s'identifier avec le Christ mort et ressuscité. Mais pour ceux qui « suivent le Ressuscité » en entrant dans le baptistère, « la condition actuelle ne permet pas une imitation totale, mais seulement dans la mesure de ses forces, réservant le reste pour le temps à venir<sup>25</sup> ».

« La grâce du baptême nous confère deux biens. Elle nous donne immédiatement le premier : elle nous renouvelle dans l'eau et fait briller l'image de Dieu. Quant à l'autre, elle attend notre collaboration pour le produire : c'est la ressemblance<sup>26</sup>. »

<sup>22</sup> Augustin d'Hippone (IV<sup>e</sup> s.), *Sermon sur l'Ascension*, in *L'Année en fêtes*, Bibliothèque Migne, p. 408.

<sup>23</sup> Augustin d'Hippone, Sermon 216, in *Le baptême d'après les Pères de l'Église*, PDF, p. 268-269.

<sup>24</sup> Basile le Grand (IV<sup>e</sup> s.), Homélie 40 sur le baptême, 3 et 32, *ibid.* p. 116 et 144.

<sup>25</sup> Grégoire de Nysse, *Catéchèse de la foi*, 35, in *L'homme, icône de Dieu*, PDF, p. 205.

<sup>26</sup> Diadoque de Photicé, *Cent chapitres gnostiques*, 89, in *Œuvres spirituelles*, SC 5, p. 149.

Il y a dans le baptême quelque chose de *programmatische*. Le programme est écrit avant et nous propose un mode d'emploi de la vie, avec un but et un itinéraire. Il s'agit d'emprunter *la Voie*, de « cheminer par la foi » (2 Co 5,7). Dans les Actes des Apôtres, la communauté des chrétiens est souvent appelée *la Voie du Seigneur* (Ac 18,25) ou *la Voie* tout court. Cela évoque la doctrine des *deux Voies* qui parcourt un certain judaïsme et se retrouve chez les premiers auteurs chrétiens. La catéchèse pré-baptismale propose aux néophytes la perspective des deux voies : « voie de la lumière et voie des ténèbres » ou « voie de la vie et voie de la mort »<sup>27</sup>. Mais cet enseignement, qui n'est pas, pour une grande part, l'invention des chrétiens, ne doit pas faire oublier que LA Voie par excellence est le Christ lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jn 14,6). Emprunter la Voie, ce n'est donc pas suivre un programme ascétique et moral, mais s'engager à la suite de Quelqu'un.

## Voir Dieu de dos

Prenons une figure de l'Ancien Testament. Moïse est dans l'intimité de l'Éternel : « Le Seigneur parlait avec Moïse face à face, comme un homme parle à son ami » (Ex 33,11). Mais au cours de cette conversation animée, soudain Moïse s'écrie, peut-être, parce que, comme nous tous, il a besoin de garanties : « Fais-moi voir ta gloire ! » Et voici que le Seigneur s'esquive : « Tu ne pourras voir ma face, car l'homme ne peut voir ma face et vivre. (...) Quand ma gloire passera, je te mettrai dans un creux du rocher, je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. Puis je retirerai ma main, et tu me verras de dos (*opisô*). Mais mon visage, tu ne pourras le voir » (Ex 33,18-23).

Il m'a fallu du temps pour comprendre ce passage et cette expression : voir Dieu de dos. Il a fallu qu'un souvenir remonte à la surface. J'étais un petit garçon. Je grimpais sur les pentes d'une montagne de chez nous. Devant moi marchait mon père. Il conduisait la marche. Je ne voyais que son dos. J'essayais d'allonger le pas pour le suivre, pour ne pas décrocher, pour mettre mes pas dans les traces de ses pas, ne pas dévier à droite ou à gauche. Car « étroit est le chemin qui conduit à la vie » (Mt 7,14). Et je fixais son dos, pendant des heures. Et maintenant je sais que mon père, lui aussi, adaptait son pas au mien, le raccourcissait, pour ne pas me lâcher. C'était sa façon de me protéger, « dans le creux du rocher ». « Mes pas sont restés dans tes traces et mon pied n'a pas trébuché » (Ps 17/16, 5).

Alors, quelle joie quand un jour, lisant Grégoire de Nysse, j'ai compris que l'explication est dans mon souvenir.

« Voir Dieu de dos, écrit-il, c'est quand même le voir. Il suffit de le suivre pour le voir. Suivre Dieu où qu'il conduise, c'est voir Dieu.<sup>28</sup> » Suivre Dieu, c'est le voir de dos, mettre ses pas dans la trace de ses pas. Le suivre ainsi, sans le voir tout en le voyant, aiguise le désir de le voir « face à face ». Paradoxe du chrétien : on ne trouve Dieu qu'en le cherchant, mais on ne le cherche que parce qu'on l'a déjà trouvé. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé<sup>29</sup>. »

Grégoire de Nysse a été fasciné par cet épisode de la vie de Moïse. Il le médite, il y trouve une règle pour notre vie chrétienne, qu'on peut résumer ainsi :

<sup>27</sup> La première formule est de la *Lettre de Barnabé* (vers 120-130), chap. 18 et ss, la seconde de la *Didachè* (fin du I<sup>er</sup> s.), 1-6. Textes dans *Les Pères apostoliques, Écrits de la primitive Église*, Seuil 1980.

<sup>28</sup> Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse*, II, SC 1, p. 233, 230, 251-252.

<sup>29</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, Br. 553.



« Trouver Dieu consiste à le chercher sans cesse. Le gain de la recherche, c'est la recherche elle-même. En cela consiste la véritable vision de Dieu : celui qui lève les yeux vers lui ne cesse jamais de le désirer<sup>30</sup>. » « Celui qui désire voir Dieu voit ce qu'il désire en le suivant toujours, et la contemplation de son visage, c'est l'incessante marche vers lui qui consiste à avancer à la suite du Verbe<sup>31</sup>. »

Grégoire pense certainement au père miséricordieux et à son fils prodigue en écrivant :

« Celui qui se lève ainsi ne cessera jamais de se lever et celui qui court vers le Seigneur ne viendra jamais à bout du vaste espace qu'il doit parcourir vers Dieu<sup>32</sup>. »

Telle est la route royale : une croissance continue, jamais achevée, vers la vie. Le passé, le chemin parcouru, les accidents de notre existence, nos chutes et nos échecs n'ont guère d'importance. Quand le fils revient, le père ne lui demande pas une confession de ses fautes. « Il court se jeter à son cou et l'embrasse tendrement : Vite, apportez la plus belle robe ! » (Lc 15,11-32) On pense à une image que Paul emprunte au sport : « Oubliant le chemin parcouru, tout tendu vers l'avant, vers le but, je cours vers le prix qui m'est promis par Dieu, dans le Christ Jésus » (Ph 3,13-14).

### **« Si quelqu'un désire venir derrière moi, qu'il se renie lui-même... »**

Choisir cette voie, c'est forcément risquer quelque chose, *parier*, comme dit Blaise Pascal, miser sa vie.

« Si quelqu'un désire venir derrière moi (*opisô*)<sup>33</sup>, qu'il se renie lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive. Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui la perd à cause de moi, la sauvera » (Lc 9,23-24).

Suivre le Christ, c'est entrer dans son intimité, selon Jean. Dans les Synoptiques, la vocation des apôtres est un appel : « Venez derrière moi ! (*opisô*) » ou le résultat d'un signe, la pêche miraculeuse. Chez Jean, l'initiative vient d'hommes déjà en quête de l'Agneau de Dieu. Et quand Jésus les voit : « Que cherchez-vous ? », ils répondent par une question significative : « Où demeures-tu ? » – « Venez et vous verrez ! » Ils allèrent donc, ils virent où il demeure ; ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là » (Jn 1,35-39).

*Demeurer*, un verbe tout simple. En grec aussi, *menô*. Or, Jean l'emploie 26 fois dans son Évangile et 22 fois dans sa Première lettre. Et c'est toujours pour dire les relations entre le Père, le Fils et les disciples. « Où demeures-tu ? » La question est plus existentielle que celle que se posent, selon Marc (4,41) les disciples après la tempête apaisée : « Mais qui donc est-il ? » Chez Jean, Jésus a le souci constant de répondre à cette question : « Où demeures-tu ? » Jean a fait une telle expérience de l'intimité avec le Christ que cette question lui apparaît première. Évoquant cette intimité, il a bien reçu le message du Baptiste, son premier maître :

« L'ami de l'époux se tient là et l'écoute, il se réjouit de joie (*chara*) à la voix de l'époux. Cette joie est donc mienne en plénitude. Lui doit croître, et moi diminuer » (Jn 3,29-30).

<sup>30</sup> Grégoire de Nysse, cf. *Vie de Moïse*, II, 239.

<sup>31</sup> Grégoire de Nysse, cf. *Le Cantique des cantiques*, XII, PDF.

<sup>32</sup> Grégoire de Nysse, *Le Cantique des cantiques*, V.

<sup>33</sup> C'est le même mot *opisô* que dans l'Exode 33,23 de la LXX.

## Dans l'intimité de la Lumière

« Venez et vous verrez ! » L'invitation de Jésus va au-delà d'une simple curiosité. Elle ouvre l'accès à la contemplation de « Celui qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir » (1 Tm 6,16). Elle éveille à la lumière. « Moi, lumière, je suis venu dans le monde pour que tous ceux qui croient en moi ne demeurent pas dans les ténèbres » (Jn 12,46). Pour Jean, la lumière est le lieu de la rencontre entre Dieu et l'homme. Rappelant le commandement nouveau du Christ, il ajoute : « Les ténèbres passent et déjà brille la vraie lumière » (1 Jn 2,8).

Être dans la lumière, c'est être dans l'amour. Dieu amour envoie son Fils lumière dans le monde. Pour les « enfants de Dieu », vie et lumière se rejoignent comme manifestation de l'amour. *Dieu lumière*. Ce sont des mots humains, maladroits, approximatifs, des images pour dire ce qui dépasse l'entendement humain, mais ce n'est pas étranger à l'expérience de l'homme. C'est la face humaine, incarnée du Verbe, un langage familier – au moins verbalement – aux fidèles orthodoxes qui, le dimanche, à la Grande doxologie, chantent le verset psalmique :

« Après de toi est la source de vie, en ta lumière nous verrons la lumière » (Ps 35/36,10). (Le texte hébraïque dit : « nous voyons la lumière ».)

On sait que la possibilité offerte aux baptisés, ces « illuminés », de voir « la lumière de Dieu » a provoqué dans le monde orthodoxe un long débat qui s'achève avec la théologie de Grégoire Palamas, au XIV<sup>e</sup> siècle. Vers l'an mille déjà, Syméon le Nouveau théologien, affirmait que la participation à cette lumière est le fruit d'une vie d'intimité avec Dieu :

« Dieu est lumière, et il communique de sa clarté à ceux qui s'unissent à lui, dans la mesure de leur purification... O miracle ! L'homme s'unit à Dieu spirituellement et corporellement, parce que son âme ne se sépare pas de l'esprit, ni le corps ne se sépare de l'âme. Dieu entre en union avec l'homme entier<sup>34</sup>. »

« Celui qui est Dieu par nature s'entretient avec ceux qu'il a fait dieux par la grâce, comme un ami s'entretient avec ses amis, face à face...<sup>35</sup> »

« Dieu est lumière et ceux qu'il rend dignes de le voir, le voient comme Lumière ; ceux qui l'ont reçu l'ont reçu comme Lumière. Car la lumière de sa gloire précède sa face et il est impossible qu'il apparaisse autrement que dans la lumière<sup>36</sup>. »

« Ceux qui l'ont reçu l'ont reçu comme Lumière. » C'est pour cela qu'après avoir communié, nous pouvons chanter : « Nous avons vu la vraie Lumière, nous avons reçu l'Esprit céleste, nous avons trouvé la foi véritable...<sup>37</sup> »

<sup>34</sup> Syméon le Nouveau Théologien (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.), Homélie 25.

<sup>35</sup> id. Homélie 90.

<sup>36</sup> id. Homélie 79 ; Catéchèse 28, SC 113, p. 136.

<sup>37</sup> Chant de la liturgie eucharistique après la communion.

Grégoire de Nazianze, au IV<sup>e</sup> siècle, liait déjà cette Lumière à l'image divine :

« De raison et sagesse tu éclairas l'homme,  
L'illuminas du sceau de ton image,  
Pour que dans ta lumière il vît la lumière  
Et tout entier devînt lumière<sup>38</sup>. »

## La lumière ne vient pas de nous – renoncer à lui faire écran

La lumière qui nous illumine, quand nous avons des visages de ressuscités, ne vient pas de nous : Nous ne la provoquons pas quand nous le désirons. Elle vient en nous quand nous renonçons à tout ce qui lui fait écran. Il ne suffit même pas de nous tourner vers le visage de lumière du Seigneur. Il faut le suivre, même de dos, même dans la foi nue, parfois vide. Supplier Celui qui nous précède : « Je crois, mais viens au secours de mon *manque de foi* » (Mc 9,24). J'aime bien le mot utilisé par Marc : *apistia*, l'état de celui qui ne peut croire. On pourrait en faire un mot français : *apistie*, comme on l'a fait pour celui qui ne peut parler : *aphasie*. Nous sommes bien souvent des *apistiques*, et c'est pourquoi nous sommes aussi des *aphasiques*, incapables de dire ce qui fait vivre notre foi, nourrit notre espérance et enflamme notre amour.

Il ne faut pas chercher à avoir des visages de ressuscités. Ce qui se passe en nous au cours de notre « vie nouvelle » de baptisé transforme, modèle, transfigure notre visage. Mais ce visage garde les stigmates de nos douleurs, comme le Christ ressuscité porte les marques de la crucifixion, selon le témoignage de Jean quand il raconte le doute de Thomas (Jn 20,24 ss.) ou celui de Paul quand il parle de sa vie intérieure : « Moi, je porte les stigmates (*stigmata*) de Jésus dans mon corps » (Ga 6,17).

Au Thabor, Pierre, Jacques et Jean contemplant la gloire lumineuse du Christ dans sa transfiguration. Au Jardin des Oliviers, ils soutiennent difficilement la contemplation de leur Maître dans son agonie et peut-être ses doutes. Lumière et ténèbres sont deux reflets de sa gloire, « colonne de nuée le jour, colonne de feu la nuit » (Ex 13,21).

« Nous tous, le visage voilé, reflétant tel un miroir la gloire du Seigneur, en cette même image nous sommes transfigurés de gloire en gloire par le Seigneur qui est Esprit » (2 Co 3,18).

« Le corps où le Christ réside rayonne tout de l'intérieur », dit Éphrem le Syrien<sup>39</sup>.

Si nous croyons que nous sommes ressuscités en espérance,  
si nous croyons au moins que nous sommes des ressuscitants,  
si nous sommes convaincus, de tout notre être, qu'ayant reçu le Corps et le Sang du Seigneur « nous avons vu la vraie Lumière »,  
si nous construisons l'assemblée aléatoire d'un dimanche matin en Corps du Christ, en communion fraternelle dans et hors les murs de l'église,  
si l'Église devient pour nous un lieu, non pas institutionnel, mais un lieu de foi, d'amour et de témoignage de cet amour,  
si la célébration pascale de chaque dimanche nous donne envie de dire à ceux que nous rencontrons « Christ est ressuscité ! ô ma joie ! »,

<sup>38</sup> Grégoire de Nazianze (IV<sup>e</sup> s.), *Carmina* 32.

<sup>39</sup> Éphrem le Syrien, *Hymnes sur l'Église*, 36,6.

nous n'avons pas trop de souci à nous faire pour savoir à quoi ressemblent nos visages.

J'ai utilisé un *si* que l'on appelait *réel* dans ma vieille grammaire latine, parce que l'hypothèse est supposée *réalisée*. À nous tous de le confirmer !

n.ruffieux@bluewin.ch

*(Certains intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Antoine NIVIÈRE, Jean TCHÉKAN  
Serge TCHÉKAN,

Abonnement annuel

|              | SOP mensuel | SOP + Suppléments |
|--------------|-------------|-------------------|
| France + DOM | 40,00 €     | 72,00 €           |
| Europe + TOM | 44,00 €     | 88,00 €           |
| Autres pays  | 52,00 €     | 99,00 €           |

Commission paritaire : 1111 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---